M. le Recteur,

Messieurs,

De l'Ancienne Lorette, où la maladie l'avait relégué, M. Holmes écrivait le 17 juin 1851, une lettre de félicitation, à Mgr. Baillargeon, récemment arrivé de Rome, avec le titre d'Evêque de Tloa.

« Le bon Henri II d'Allemagne, lui disait-il, effrayé des embarras et des dangers du trône, résolut d'abdiquer et de se faire moine. Dépouillant toutes les marques de sa grandeur, il alla se présenter à la porte d'un cloître. Les larmes aux yeux, il demanda à être reçu au rang des novices. Sa prière est exaucée. La porte s'ouvre et l'empereur s'avançant vers l'autel pour être tonsuré disait : *Hæc requies mea in sæculum sæculi : hic habitabo quoniam elegi eam.* L'abbé du monastère lui demande s'il est prêt à obéir, s'il fera tout ce qui lui sera ordonné.—« Je n'ai plus de volonté que celle de mon supérieur. »—Vous ferez donc, dès ce moment, tout ce que je vous dirai de faire. »—« Tout, ordonnez. »—« Eh bien ! je vous commande, en vertu de la sainte obéissance d'aller gouverner vos états. » Et le prince, en gémissant, retourna à l'empire. »—

Ce prince, si plein d'humilité, c'était le Prélat, dont nous pleurions, il y a quelques mois, la perte douloureuse. M. Holmes lui prédisait un règne heureux et lui laissait entrevoir les traces profondes de son passage au milieu de nous. L'admiration publique a mille fois consacré ces sages prévisions. Aujourd'hui, pour donner à sa mémoire notre faible part d'éloge, il suffira de nous poser une seule question : Quel rôle Mgr. Charles-François Baillargeon a-t-il joué dans l'éducation, en Canada ?

Avant de répondre, il est naturel de se demander, quelles qualités lui avaient été départies, pour lui permettre de s'introduire dans le vaste domaine de l'Instruction Publique. Eh bien ! disons-le hautement, il avait reçu du ciel les dons les plus heureux : une intelligence pratique où il allait puiser une juste défiance contre la nouveauté de tout système hasardeux ; une grande rectitude de jugement, qui faisait dire au fondateur de l'Université-Laval : « je ne connais personne qui ait plus de bon sens que l'Evêque de Tloa ; » un esprit si pénétrant qu'il devinait d'instinct la solution des problèmes où le temps et l'étude ne lui avaient pas permis de pénétrer ; une hauteur de vues qui le faisait facilement planer au-dessus de toutes les petitesses des partis. On parlait, un jour, devant lui de la satisfaction qu'éprouvaient à contrarier ses opinions les auteurs de certains écrits. « Oh ! pour cela, interrompit-il, qu'ils se détrompent : je ne connais personne de plus stoïque que moi contre ces piqûres. » Ajoutons encore à ces qualités, une sensibilité qui s'éveillait devant toute manifestation du beau, capable, même au milieu des glaces de l'âge, d'apprécier, avec une vive admiration, les harmonies de la poësie et de la musique. Aux noces d'or de Pie IX, il se croyait comme ravi, en écoutant l'Hymne à la Nuit de Félicien David, si bien rendu par la voix sympathique d'un de nos meilleurs artistes. Souvent, à l'église, à l'office de l'après-midi, après avoir récité une partie de ses heures canoniales, il s'arrêtait pour suivre le chant des psaumes de David, afin, disait-il, de savourer à son aise, les beautés de cette poësie divine et inimitable. Son goût littéraire et artistique se laissait surtout guider par les traditions du grand siècle de Louis XIV : Bossuet était son homme de prédilection : nous l'avons entendu s'indigner contre un abbé français, qui avait osé, en sa présence, appeler déclamatoires les oraisons funèbres du grand orateur français. Ses souvenirs classiques conservèrent, malgré tout, une fraîcheur que rien ne put flétrir : dans ses allocutions aux élèves de nos colléges, comme aussi, ça et là, dans sa correspondance, un vers de Virgile, d'Horace ou de Racine, indique bien qu'il n'a pas dessein de rompre avec ces vieux amis que Nicolet a fait affectionner à sa première jeunesse. Nul moins que lui n'ambitionna la gloire d'écrivain : cependant qui n'a aimé à entendre ses 125 mandements et circulaires ? Par une faveur singulière, il m'a été permis de lire plusieurs milliers de ses lettres : j'y ai rencontré, à un haut degré, la connaissance des secrets de notre langue : point de mise en scène, mais une

BIBLIOTHEQUE S.M.E

belle simplicité et comme un reflet de sa personne ; point de longueur, toujours le tact le plus délicat, et lorsque le sujet le permet, une aimable gaité ou bien une douce onction qui pénètre l'âme. Le public aimera peut être un jour à lire plusieurs extraits de ces pages où le cœur et l'intelligence de Mgr. Baillargeon se révèlent si merveilleusement.

Doué des qualités que nous venons d'énumérer, notre prélat était donc bien préparé à promouvoir la sainte cause de l'éducation : aussi trouverons-nous son nom mêlé à tout ce qu'elle a suscité d'utile ou de grand, dans notre immense diocèse, depuis quarante ans : enseignement primaire et secondaire, enseignement supérieur, rien n'a échappé à son action bienfaisante.

A peine la législature de notre pays venait-elle, en 1829, de passser une mesure favorable à la création des écoles dans nos campagnes, que le clergé s'empressa de la faire exécuter. L'un des premiers, Mgr. Baillargeon, alors curé du Château-Richer, donna l'exemple. Les contrariétés, il est vrai, essayèrent d'entraver son zèle ; autrefois, paraît-il, au Château-Richer, rarement le bien s'opérait sans rencontrer quelque opposition. Vouloir établir une école ! n'était-ce pas, aux yeux de quelques notables et francs-tenanciers, éteindre l'un de leurs priviléges de gentilshommes, celui de ne savoir ni lire ni écrire ? M. Baillargeon laissa protester, et l'ecole s'ouvrit ; elle s'ouvrit quelques mois après que le gouvernement en favorisait l'établissement par ses allocations. Ce fait semble aujourd'hui avoir perdu de son importance : nous le voyons se répéter, comme par enchantement, sur tant de points divers. C'est ainsi, par exemple, que dans les 30 paroisses et les 40 missions nouvelles, formées par Mgr. Baillargeon, 110 écoles ont surgi à l'ombre du clocher du village ou à quelque distance de la modeste chapelle de ces établissements. Mais ce développement de l'education élémentaire, de nos jours si facile, il a fallu lui donner un premier essor : c'est la gloire de Monseigneur d'y avoir prêté sa main puissante : c'est sa gloire encore d'y avoir travaillé toute sa vie. Dans les rapports annuels que chaque curé devait lui remettre sur l'etat de sa paroisse, se trouve comprise la question de l'éducation : et parmi les avis qu'il donnait à un jeune prêtre placé à un poste important, nous lisons ces mots : « Vous ferez exactement, avec les commissaires la visite et l'examen des écoles. »

Grâce à l'initiative de Mgr. Baillargeon, trois éléments nouveaux sont venus alimenter, à des degrés différents, l'enseignement primaire, dans le diocèse de Québec ; éléments, pleins de vigueur, puisqu'ils émanent de la religion elle-même ; éléments, pleins de promesses, puisqu'ils allaient embrasser la population de nos villes et de nos campagnes. Je veux parler de l'Institut des Frères de la Doctrine Chrétienne, des Servantes du Cœur Immaculée de Marie et des Dames Religieuses de Jésus-Marie.

Enfant du peuple, instruit par la générosité d'un protecteur, Mgr. Baillargeon avisa aux moyens de répandre sur les rangs dont il était sorti les bienfaits qui avaient environné ses premières années. Il voulut employer au service de l'intelligence des enfants pauvres de la ville les membres de la famille du vénérable la Salle ; il les fit venir de Montréal, en 1843, salua leur arrivée au milieu de nous par une solennité religieuse, proclama souvent du haut de la chaire l'éloge de leur dévoument, reçut leur premier directeur au rang de ses amis de cœur, leur procura un logement convenable et, au lendemain de notre désastreux incendie de 1845, releva leur maison des cendres encore fumantes. Nous sommes autorisés à affirmer qu'il consacra à cette œuvre une somme de $8,000, prise sur sa cassette particulière. Vous le voyez, Messieurs, cet homme, placé à la tête du premier bénéfice du pays et néanmoins si sévère dans ses habitudes, si simple et si modeste dans son train de vie, cet homme qui faisait admirer à ses hôtes la frugalité de sa table, cet homme thésaurisait, oui ! mais il thésaurisait au profit des enfants du peuple ! Ses largesses payaient la nourriture que les Frères distribuaient à leur intelligence. Ils ont continué, ces hommes de sacrifice, à mériter sa protection, en persévérant à faire silencieusement le bien au milieu de nous, sans même avoir quelquefois la légitime consolation de recueillir la reconnaissance due à leur mérite. Napoléon disait

un jour, en présence des membres de son conseil : « Je ne conçois pas l'esprit de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les Frères : c'est un véritable préjugé : partout on me demande leur rétablissement : ce cri général démontre assez leur utilité. » Le curé de Québec partageait cette haute opinion, il la conserva toute sa vie : « Je suis l'ami des chers Frères, écrivait-il à leur supérieur, je les estime sincèrement et ils le méritent. » Aujourd'hui, Messieurs, 2,740 enfants leur sont confiés dans le diocèse de Québec ; six maisons sont soumises à leur direction dans notre ville, et par une heureuse contagion du bien, 3 paroisses les ont appelés à occuper leur école principale.

A peine Mgr. Baillargeon était-il nommé Supérieur des Communautés de Québec, en 1852, qu'il travaillait à organiser, d'une manière définitive, l'œuvre du Bon Pasteur. Il donna le nom de « Servantes du Cœur Immaculée de Marie » aux nouvelles Religieuses et leur assigna comme un des objets de leur zèle l'éducation des enfants. Avant de mourir, le glorieux fondateur pouvait voir combien ses espérances avaient été comblées. Sur les 91 Religieuses qui composent en ce moment la florissante Institution dont il a jeté les bases, 40 se livrent à l'enseignement et à la ville et à la campagne, et leur 7 maisons comptent aujourd'hui 1089 élèves.

A 3 années d'intervalle, en 1855, Mgr. Baillargeon appelait de Lyon une petite colonie de l'excellente communauté des Dames de Jésus-Marie. « Les bonnes sœurs sont arrivées, écrivait-il avec joie à Mgr. Bourget, qui avait mis beaucoup de zèle à les demander pour notre diocèse. Elles ont été accueillies, ajoutait-il, comme des anges venus du ciel par vos excellents co-paroissiens de Saint-Joseph de Lévy qui, comme moi, vous conserveront une éternelle reconnaissance de nous les avoir procurées. » Certes, la reconnaissance de Monseigneur était bien légitime et elle allait bientôt s'accroître à mesure que se multiplierait au milieu de nous le bien accompli par les nouvelles servantes de Dieu en Canada. Il leur a suffit de 15 années pour fonder dans notre diocèse 6 établissements confiés à 96 religieuses de leur ordre, et donnant l'éducation annuellement à 781 enfants.

N'est-elle pas merveilleuse la facilité avec laquelle la religion convie sous ses ailes ces nombreux essaims de personnes qui, à sa voix, disent adieu à tout ce qu'elles ont de plus cher pour se dévouer à une vie pleine de labeurs ? Et ce spectacle qui vient de se renouveler deux fois à nos regards et qui nous édifie, n'est-ce pas à notre prélat que nous le devons, puisque c'est sous sa main bienfaisante que ces deux communautés se sont développées ici pour le bien de nos familles.

C'était le premier acte de Mgr. de Tloa et comme évêque et comme administrateur de l'Archidiocèse de Québec. Deux annés après, en 1857, il assistait à l'inauguration de l'Ecole Normale Laval. Il fit l'éloge de cette institution, appelée déjà par les vœux du premier concile provincial, et déclara qu'il la regardait comme un bienfait pour le peuple, puisque c'étaient les enfants du peuple qui devaient en receuillir les premiers fruits. Mais le service inappréciable qu'il lui a rendu, le voici : il assura la véritable utilité de son existence, en l'associant, d'une manière définitive, à l'action du clergé. Ce n'était pas, MM., notre prélat qui aurait craint de voir l'Eglise prêter un appui cordial à la société civile. Il savait trop bien qu'en offrant une main amie à l'état, la religion s'assure sa juste part d'influence sur la marche des événements. La nomination d'un principal, tiré du sein même du clergé, la direction des élèves institutrices confiée aux dames Ursulines de Québec, voilà, ne l'oublions pas, deux actes importants de l'administration de Mgr. Baillargeon. Par là, il a réussi à prémunir le gouvernement lui-même contre les écarts auxquels les malheurs des temps pourraient peut-être l'amener un jour. Que nos familles bénissent donc sa mémoire ! Pour former des précepteurs dignes de leur mission, il ne craignit pas de priver le ministère des paroisses, des sujets les plus distingués : deux d'entre eux occupent déjà un rang parmi les princes de l'église. Pour inculquer aux institutrices les idées du devoir et de la vertu, il voulut les mettre en rapports intimes avec ces religieuses qui,

depuis 200 ans, font l'admiration de notre ville et de l'étranger. Aujourd'hui 578 instituteurs et institutrices ont subi cette double influence de la religion et sont allés, pour la presque totalité, répandre, à leur tour, sur tous les points du pays, les bienfaits de l'éducation qu'ils ont eux-même reçue.

Si nous changeons de théâtre, et si nous pénétrons dans l'enseignement secondaire, là encore nous retrouvons des traces du passage de Mgr. Baillargeon. Elève du séminaire de Nicolet qui comptait peu d'années d'existence lorsqu'il y fit ses études, professeur du jeune collége de Saint-Roch, où il put encore mieux juger des difficultés d'un établissement qui commence, il donna tout son appui à la fondation du collége de Sainte-Anne : c'est lui qui, dans le conseil épiscopal, se faisait l'interprète ardent des sentiments de M. Painchaud, épousait la plupart de ses vues, les faisait valoir et accepter, obtenait, par ses instances, des prêtres pour l'œuvre naissante où il entrevoyait une nombreuse pépinière de lévites. Par ses visites et par ses lettres, il encourageait et soutenait le zèle du fondateur. De son côté, M. Painchaud versait dans le cœur de son ami ses craintes et ses angoisses, lui exposait ses difficultés, les découragements où il aurait quelque fois été tenté de se laisser choir, et à peine avait-il fini de parler qu'il recevait, en retour, des paroles pleines d'avenir et d'espérances. Et lorsque l'œuvre est consolidée : " enfin essuyez vos sueurs, lui dit M. Baillargeon dans une de ses dernières lettres, et goûtez le repos du cœur, le repos de la paix et du triomphe."

N'est-ce pas encore l'intérêt qu'il portait aux jeunes établissements qui lui fit encourager si puissamment les débuts du collége de Rimouski et tourner ses regards sur le séminaire de Québec pour le prier de prendre la direction du collége de Lévis ? Il lui semblait naturel, disait-il, que les jeunes arbres prissent leur développement à l'ombre des vétérans de la forêt.

Ces vétérans de la forêt, Mgr. Baillargeon était loin d'être indifférent à leur existence. N'a-t-il pas favorisé, de toutes ses forces, l'extension des Ursulines de Québec, en leur conseillant d'augmenter leurs édifices et en leur permettant aussi de doubler le nombre de leurs élèves ? Ne l'entendons nous pas, dans ses lettres, encourager les religieuses de la Congrégation de Notre Dame et leur exprimer à plusieurs reprises, la reconnaissance de notre ville et de notre diocèse pour leurs deux siècles d'importants services ? Le Pensionnat de l'Hpital-Général de Québec ne l'a-t-il pas vu, lorsqu'il était curé de Québec, venir donner lui-même quelques notions sur la sphère et sur l'astronomie ? Chez les Sœurs de la Charité, il visitait les classes, avec bonté, encouragaient les enfants, et pendant 13 ans il a fourni, à ces religieuses un local où les enfants pauvres du Cap-Diamant reçoivent un enseignement gratuit. Et notre Petit Séminaire, combien de fois il lui a donné des preuves de son affection ! Deux jours avant sa mort, il s'informait encore du nombre de ses élèves, de l'esprit qui régnait au milieu d'eux, et, après avoir écouté les détails que nous lui donnions : " évidemment, nous disait-il, la bénédiction de Dieu est sur votre maison, je l'en remercie de tout mon cœur."

Nous arrivons, en ce moment, aux service que Mgr. Baillargeon a rendus à l'Université-Laval. Le premier et le plus méritoire, si je ne me trompe, c'est d'avoir été le ferme appui du plus illustre de ses fondateurs, de M. Louis-Jacques Casault, d'avoir été son *grande columen*, ainsi que parle un ancien.

Qui pourrait dire, MM. les écueuils semés sur la route de tous les grands fondateurs ? Pourquoi rappeler les aspirations des localités,

les craintes des uns, la bonne foi surprise chez les autres, ici les défiances qui naissent comme naturellement, là, les exigences d'un mérite qui se voit laissé dans l'ombre. Le courage est alors exposé à de fatales défaillances, s'il ne rencontre des amis pour le soutenir et le fortifier. Ce fut l'immense bonheur de M. Casault de voir avec ses confrères, toujours à ses côtés, toujours prêt à le secourir, notre second Visiteur, Mgr. Charles-François Baillargeon.

Il y avait entre ces deux hommes plusieurs traits de ressemblance. J'ai déjà dit l'appréciation que faisait M. Casault de l'intelligence de Monseigneur : celui-ci nourrissait une opinion aussi élevée sur notre premier recteur. Tous deux étaient animés d'un grand zèle pour la gloire de l'Église et le progrès de leur pays : tous deux d'une persévérence admirable qui ne comptait avec les difficultés que pour les vaincre. L'un et l'autre soumis, toute leur vie, à la loi rigoureuse du travail, tellement qu'à les voir agir et le jour et une partie de leurs nuits, nul n'aurait soupçonné que leur santé était frêle, délicate et toujours chancellante. Tous deux encore d'une humilité sincère : l'un, à moins d'un ordre formel, n'aurait jamais voulu quitter la cure la plus ignorée du diocèse, et l'aurait volontiers, à plusieurs reprises, échangée contre l'episcopat ; l'autre, entourré de tout le prestige que lui donnaient ses titres et ses qualités, aurait accepté sans hésiter, l'emploi le plus humble dans notre séminaire. Que dire de leur désintéressement ? M. Casault pour tout héritage a laissé à son illustre frère, le soin d'acquitter une obligation que la délicatesse de sa conscience croyait lui avoir fait contracter : Monseigneur, à part les petits objets offerts en souvenir à quelques membres de sa famille, léguait aux pauvres de Jésus-Christ, les articles délabrés de son mince trousseau. Enfin, ces deux hommes illustres que nous confondons dans notre estime, disparurent de ce monde, au milieu des mêmes regrets universels, au milieu des mêmes éloges qui s'élevèrent de toutes les parties de notre pays.

Mgr. Baillargeon sentit vivement lui-même le malheur qui tomba sur l'Université, lorsque la mort lui ravit M. Casault ; il était alors à Rome, et il écrivait en date du 27 mai 1862 : " Je partage toutes vos douleurs. Quel coup et quelle perte ! Elle m'accable et me jetterait dans le découragement, sans la pensée que rien n'arrive que par la volonté de Dieu, et qu'il faut s'y soumettre sans murmurer et toujours avec confiance."

La confiance n'abandonna pas les successeurs de M. Casault : elle leur revenait surtout lorsqu'ils voyaient se continuer, à leur égard, le dévouement de l'autorité ecclésiastique. Avec quelle satisfaction, ils entendaient de la bouche même de Mgr. Baillargeon comme une historique de ce qu'il avait fait pour l'Université : " Comme Mgr. Turgeon, disait-il, et avec lui, j'ai assisté à la fondation et à l'installation de l'Université-Laval ; j'ai été témoin, comme lui, de ses progrès, de ses travaux, de ses combats et de ses triomphes ; et aujourd'hui, en prenant place auprès de vous, Messieurs, je déclare que je me ferai toujours un honneur et un devoir de marcher sur ses traces. C'est vous dire que je m'efforcerai d'être ce qu'il a été pour vous et que j'aurai toujours le même amour que lui, la même sollicitude pour cette *Alma Mater !*"

Mgr. Baillargeon parle des triomphes de l'Université. Nous savons à quel prix il les a évalués et ce qu'il fit pour les lui garantir. Lorsqu'en 1862, les droits de notre Institution à son unité d'existence étaient menacés, notre dévoué prélat fut invité à se rendre à Rome pour les soutenir et il écrivant à Mgr. de Kingston, ces paroles où respire son admirable zèle : " Un voyage à Rome, à mon âge et avec ma pauvre santé, me paraîtrait une cause de mort certaine. J'aimerais à mourir ici. Cependant, je consentirais volontiers à aller mourir à Rome, si je pouvais me persuader que ma présence y fût nécessaire pour empêcher ce que je regarde comme

un grand préjudice pour notre Université-Laval, ou qu'en y allant, je pusse certainement réussir à les détourner." Et il alla à Rome et le triomphe fut assuré.

Mgr. Baillargeon parle des travaux de l'Université : il s'y est associé lui-même, chaque fois qu'il l'a pu ou il les a approuvés et encouragés de sa présence. Ses degrés, il a imposé l'obligation d'y tendre, en n'admettant à l'état ecclésiastique que les élèves qui auraient obtenu l'Inscription. Ses cours, il en a suivi assidument plusieurs, et nous l'avons entendu faire l'éloge de ce qu'il appelait cette admirable invention qui permet de s'approprier, après une heure d'attention, les richesses acquises par un Professeur, au prix de longues semaines d'études. Ses Facultés, il en a vu augmenter le nombre avec bonheur, et en 1867, il louait et approuvait en tout point l'organisation définitive de la Faculté de Théologie. Et si nous jetons nos regards sur les murs eux-mêmes de l'Université, là encore nous trouverons inscrit le nom de Mgr. Baillargeon ; le second document qui émana de son administration, en 1855, ce fut un appel aux fabriques et aux personnes fortunées de notre pays pour les engager à prêter au Séminaire une partie des fonds nécessaires, comme il le dit, à l'entreprise gigantesque, dont il s'est chargé : appel qui fut généreusement entendu et qui aida puissamment la construction de nos édifices.

Il est un succès qui réjouissait avant tout le cœur de notre saint Archevêque : c'est celui qu'obtenaient les élèves de nos Facultés de Droit et de Médecine, lorsqu'ils allaient, en quittant l'Université, obtenir une situation honorable dans notre société. Le 15 septembre 1865, il écrivait à S. E. le Cardinal Barnabo : " Notre Université est en progrès : elle voit, cette année, le nombre de ses étudiants considérablement augmenté : ses cours produisent les plus heureux fruits de science, de morale et de religion dans la jeunesse qui les fréquente et dans toutes les classes de la société que cette jeunesse va remplir à la ville et dans la campagne. A Dieu, gloire en soit rendue ! " A notre prélat aussi, honneur et reconnaissance pour ces bonnes paroles d'encouragement : c'est qu'il portait à notre jeunesse un intérêt si sincère ! Pourquoi ne pas rappeler ici un nom entre tous, qui lui fut particulièrement cher ? Nous avons pleuré amèrement notre Edouard Labrecque, ravi si inopinément à notre affection et à notre estime. Mgr. Baillargeon aurait lui-même versé des larmes sur sa tombe ; car il l'aimait tendrement : " C'est un jeune homme de cœur, nous disait-il, qui deviendra plus tard une de nos gloires." Dieu ne l'a pas permis, bienfaiteur et protégé se sont suivis, à peu de distance, dans la mort : tous deux sans doute murs pour une meilleure vie, l'un, après une longue carrière toute remplie de mérite ; l'autre, ravi à la fleur de l'âge, mais avec une réputation sans tache et le sacrifice des plus belles espérances.

Maintenant, Messieurs, si nous jetons nos regards vers le passé ; si nous invitons tous ceux, à l'éducation desquels Monseigneur Baillargeon a eu quelque part depuis quarante ans, à venir lui témoigner leur reconnaissance, bientôt nous verrons sortir de tous les rangs de la société, une longue suite d'enfants, de jeunes gens, de lévites qui proclameront à l'envi ses bienfaits. Et nous, Messieurs, Professeurs et Elèves de cette Institution, nous nous empresserons de mêler nos voix à celle de cette multitude : il nous a aimés, jusqu'à la fin, et pour accomplir ses devoirs vis-à-vis nous, nous disait-il, il n'avait qu'à céder au penchant de son cœur. En retour de tant de bonté, conservons chèrement son souvenir. C'est notre consolation de rendre justice à ceux qui nous couvrent de gloire en nous comblant de bienfaits.